

Une autre limite de la méthode comparative est qu'elle n'a rien à dire sur les développements qui ne concernent qu'un seul parler roman. Nous avons rencontré ci-dessus des cas de ce genre avec les suffixes sardes *-inzu* et *-onzu*, qui descendent de *-INEU* et *-ONEU* respectivement, mais n'ont pas de cognats avec la même fonction ailleurs⁶. Dans des cas de ce genre, seule la reconstruction interne peut nous donner la solution. Tout compris, on peut dire que la méthode reconstructive peut çà et là apporter des compléments intéressants à l'histoire de la formation des mots, mais elle restera toujours une méthode complémentaire qui ne rend pas superflues les approches plus traditionnelles.

Franz RAINER

© *Revue de Linguistique Romane* 86 (2022), 519-524; DOI 10.46277/rilir.2022.519-524

Georg KREMnitz, *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft unter besonderer Berücksichtigung der Entwicklung der Zahl der romanischen Sprachen*, 2., neu bearbeitete und erweiterte Auflage, Wien, Praesens Verlag (Bachelor master studies, 8), 2019, 348 p.

Dans cet ouvrage, dont une première édition a été publiée en 2016 et une deuxième, légèrement remaniée, trois ans plus tard, Georg Kremnitz ne présente rien de moins qu'une histoire globale de la linguistique romane. Comme il l'admet lui-même dans l'introduction qui sert de préface [9-19], il faut peut-être une certaine présomption («ein gewisses Maß an Vermessenheit») [13] pour rédiger une telle monographie en tant qu'auteur unique. En même temps, Kremnitz souligne – à juste titre, nous semble-t-il – le fait qu'il n'existe pas de vue d'ensemble actuelle de l'histoire de la discipline. Dans la romanistique des pays germanophones, les synthèses historiographiques, comme celle de Gröber (1904)¹, la traduction allemande de Tagliavini (1973)² ou l'ouvrage de

-ura del friulano antico», in: Ermenegildo Bidese / Jan Casalicchio / Manuela C. Moroni (éd.), *La linguistica vista dalle Alpi*, Berlin, Lang, 2019, 171-184; Ernst O. Zellmer, «Die Wörter auf *-ure* in den französischen Mundarten des 19. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Wortbildungs- und Bedeutungslehre», *ZfSL* 59 (1935), 271-318. Avec le travail sur le latin de Giacalone Ramat, un tel chapitre aurait dû servir de point de comparaison pour discuter les heurs et malheurs de la méthode reconstructive.

⁶ Le suffixe *-ONEU/A*, il est vrai, a donné aussi des noms d'action féminins en Italie du nord et en francoprovençal; cf. Louis Gauchat, «Le suffixe romand *-ondzə*», *Bulletin du Dictionnaire wallon* 16 (1927-1931), 165-175.

¹ Gustav Gröber, «Geschichte der romanischen Philologie», in: Gustav Gröber (éd.), *Grundriss der romanischen Philologie*, zweite verbesserte und vermehrte Auflage, vol. 1, Strasbourg, Karl J. Trübner, 1904, 1-185.

² *Einführung in die romanische Philologie*, trad. de la 6^e éd. (1972) des *Origini delle lingue neolatine* de Tagliavini, par R. Meisterfeld et U. Petersen (München, Beck, 1978; légèrement mis à jour: Tübingen, Francke, 1998); l'important chapitre d'histoire de la discipline (1998, 1-61) repose sur une synthèse du manuel de Iorgu Iordan (*Introducere în studiul limbilor romanice*, 1932).

Gauger/ Oesterreicher/Windisch (1981)³, avaient fait date à leur époque. De ce fait, ils constituaient également une sorte d'auto-affirmation de la discipline. Il est donc grand temps, pourrait-on dire, de mettre à jour ces bilans, d'autant plus que la linguistique romane se retrouve à présent dans un cadre institutionnel en pleine mutation. Selon l'auteur, le processus de Bologne et la création de filières qui ne laissent guère de place à un rythme d'études auto-déterminé – Kremnitz parle de «*Verschulung*» [15] – ont notamment fait disparaître «l'important droit au *détour intellectuel*» («das wichtige Recht auf den *intellektuellen Umweg*» [15], souligné dans l'original). L'introduction se termine par un aperçu des travaux historiographiques sur l'histoire de la linguistique en général et de la linguistique romane en particulier. La préface de la seconde édition [19-20] mentionne quelques ouvrages et séries que la première avait passés sous silence. Ce faisant, Kremnitz reconnaît que l'attention portée aux chercheurs de langue allemande et à leurs contributions à la linguistique romane risque de paraître quelque peu disproportionnée («etwas überdimensioniert» [20]). Nous y reviendrons.

Mais abordons dans un premier temps la structure du volume: après l'introduction et la préface de la deuxième édition déjà mentionnées, l'ouvrage contient dix-sept chapitres, de taille inégale. Il est complété par une bibliographie (chap. 18.1-2 [319-338]), une table des illustrations (chap. 18.3 [339]) et un index des noms. Le premier chapitre («Kommunikation, Sprachentstehung, Sprache und Varietät» [21-61]) constitue une tentative tout à fait ambitieuse de formuler les bases sémiotiques de la linguistique tout court. Selon Kremnitz, il existerait une dialectique générale entre communication et démarcation, qui établirait une sorte d'équilibre entre des tendances visant à uniformiser et d'autres cherchant au contraire la diversification, tant au niveau des échanges linguistiques entre deux ou plusieurs individus qu'au niveau des langues et dialectes. Suivent des réflexions de l'auteur sur les modèles de communication, réflexions qui paraissent certes raisonnables, même si elles n'apportent guère de nouveau. Des constats semblables pourraient être faits pour les autres notions théoriques abordées. À plusieurs endroits, l'auteur laisse transparaître une certaine préférence pour les dichotomies, qui ne sont pas toujours convaincantes. Prenons le cas de l'économie linguistique, dont l'antagoniste direct serait l'expressivité [26-28]. Afin d'assurer l'intelligibilité, les phénomènes d'érosion phonétique se voient parfois compensés par l'ajout d'éléments linguistiques. Cette observation est illustrée par l'exemple classique de l'adverbe *hui* de l'ancien français, qui nous est parvenu dans l'unité lexicale *aujourd'hui*, suite à une lexicalisation de ce qui, à l'origine, n'était qu'une tournure redondante. Or, il semble pour le moins douteux de qualifier cet ajout de matériau langagier de processus d'intensification sémantique («Intensivierung» [27]) de par l'augmentation de taille du signifiant. Le chapitre continue par un tour d'horizon de sujets très divers – l'origine des langues, l'expansion coloniale de certaines langues européennes au début de l'ère moderne, les politiques linguistiques motivées par des idéologies nationalistes, qui ont par exemple conduit récemment à l'éclatement du serbo-croate, la naissance de l'écriture et finalement la position de la linguistique romane au sein de la linguistique générale. Rien d'étonnant à ce qu'un tel voyage à travers un champ thématique aussi vaste ne permette pas toujours une présentation approfondie de l'état de la recherche. À certains endroits de la présentation, l'utilisation de dichotomies pourtant bien établies semble quelque peu idiosyncrasique, comme lorsque

³ Hans-Martin Gauger / Wulf Oesterreicher / Rudolf Windisch, *Einführung in die romanische Sprachwissenschaft*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981.

l'auteur soutient que ce n'est qu'avec le développement de l'écriture que l'on passerait « du stade de la *parole* à celui de la *langue* » (« Damit tritt die Kommunikation auch vom Stadium der *parole* in das der *langue* », [35], italiques dans l'original). On sera plus volontiers d'accord avec la caractérisation, dans la dernière partie de ce long premier chapitre, de la relation entre la linguistique romane et la linguistique générale, où l'auteur souligne que la première n'est pas seulement une servante de la seconde, mais qu'elle a aussi joué, à bien des égards, un rôle de précurseur.

C'est avec le deuxième chapitre (« Aus der Frühgeschichte der Sprachwissenschaft » [62-65]) que commence la présentation plus strictement historiographique. Ici encore, il s'agit d'un cadre plutôt large. En effet, le récit commence dans l'Inde ancienne, puis se poursuit avec les philosophes grecs de l'Antiquité et les grammairiens romains. Le chapitre 3 (« Tours 813: *rustica romana lingua* – zu Beginn die Einheit » [66-76]) nous emmène ensuite vers le Moyen Âge latin, en soulignant l'importance de Donat et en évoquant les jalons de l'histoire de la linguistique latino-française, comme la décision du Concile de Tours de prononcer les homélies dans les langues vernaculaires. La présentation oscille ici, comme plus tard à plusieurs reprises dans le texte, entre une histoire de la linguistique romane et une histoire des langues romanes, en incluant généreusement leurs antécédents latins et proto-romans.

Il en va de même pour le chapitre 4 (« Die Bedeutung der altokzitanischen Grammatiken » [77-84]), qui contient un aperçu concis et bien informé de la littérature et de la réflexion métalinguistique, avec des indications intéressantes sur la prise de conscience progressive de l'autonomie de catalan. L'auteur enchaîne avec un bref chapitre 5 (« Dante und die frühen Diskussionen in Italien und Frankreich » [85-92]) consacré surtout à l'essai *De vulgari eloquentia* du grand poète et penseur, mais qui mentionne en passant d'autres humanistes florentins comme Leonardo Bruni ainsi que les premiers pas vers une description linguistique des variétés vernaculaires dans la Romania. Le rôle de Nebrija dans l'histoire de la linguistique espagnole ainsi que les débuts de la description grammaticale et de la lexicographie dans les langues vernaculaires romanes du 16^e siècle sont présentés en détail dans le chapitre 6 (« Die Veränderungen in der Renaissance: Nebrija und die allmähliche Erarbeitung von Referenzgrammatiken in den Herrschaftssprachen » [93-118]). La prise en compte des conditions historiques et sociales, en particulier l'invention et la diffusion de l'imprimerie, dans la description du fonctionnement de la réflexion métalinguistique semble particulièrement réussie.

La présentation condensée mais néanmoins très complète des développements aux 17^e et 18^e siècles dans le chapitre 7 est également impressionnante (« Port-Royal 1660: die *grammaire générale* als vorläufiger Höhepunkt des Universalismus im 17. und 18. Jahrhundert » [119-143]). Il convient de souligner que le roumain et des langues romanes 'mineures' comme le sarde ou le rhéto-roman sont traités avec l'attention qu'ils méritent. Dans la conclusion de ce chapitre, l'auteur soutient que ce n'est que grâce aux nombreux savants du siècle des Lumières, conduisant souvent des investigations à petite échelle, que la linguistique romane comparée a pu connaître un essor rapide au siècle suivant. Le climat scientifique dans lequel se produit cet essor fait également l'objet du chapitre 8 (« Der Umbruch ab 1780: Beginn der historisch-vergleichenden Sprachwissenschaft und allmähliche zweite Ideologisierung des Konzepts *Sprache* » [144-158]). Ici, l'auteur se penche notamment sur les thèses de Gauger/Oesterreicher/Windisch (1981), relativisant quelque peu le rôle du fameux discours de Sir William Jones devant la *Asiatic Society* sur la parenté de langues indiennes et euro-

peennes et signalant d'autres découvertes moins connues de l'époque, comme celle de la famille linguistique finno-ougrienne par Sámuel Gyarmathi.

Ce n'est qu'avec le chapitre 9, pourrait-on argumenter, que la présentation atteint son véritable sujet (« Das „Entstehen“ der romanischen Sprachwissenschaft auf den neu gelegten Grundlagen: Diez und seine sechs romanischen Sprachen » [159-172]). La *doxa* historiographique, selon laquelle Friedrich Diez doit être considéré comme le fondateur de la linguistique romane au sens strict (cf. Gauger/Oesterreicher/Windisch 1981), n'est certes pas remise en question par Kremnitz, mais elle est tout de même quelque peu nuancée. D'autres ouvrages moins connus, comme *An Essay on the Origin and Formation of the Romance Languages* (1831) by George Cornwall Lewis, ne sont pas passés sous silence, ce qui constitue définitivement un des points forts de l'ouvrage. Enfin, Kremnitz consacre également une partie du chapitre à l'institutionnalisation universitaire de la philologie romane au 19^e siècle. Toutefois, la présentation reste ici fortement concentrée sur l'espace germanophone. On peut bien sûr argumenter qu'une linguistique romane comparée n'était guère enracinée dans les universités de la plupart des pays d'Europe et d'Amérique. Mais après avoir retracé dans la première partie de l'ouvrage le développement de la description linguistique des langues romanes individuelles jusqu'au siècle précédent, il peut tout de même paraître surprenant que la mise en place progressive des philologies nationales romanes reste largement ignorée.

Cette focalisation sur la romanistique germanophone se poursuit dans le chapitre 10 (« Schleicher, die Junggrammatiker und ihre Gegner » [173-189]). L'auteur y évoque d'abord August Schleicher, puis la naissance du mouvement néogrammatique à Leipzig et son développement par Hermann Paul. Suivent un hommage détaillé à Wilhelm Meyer-Lübke et de brèves présentations d'autres grands romanistes, dont Gustav Gröber, Ernst Gamillscheg, Gerhard Rohlfs et Yakov Malkiel. Selon Kremnitz, ces derniers auraient en commun d'avoir tous été marqués par les principes de la linguistique historique néogrammatique. Chez Malkiel en particulier, une telle appréciation pourrait susciter des objections, car ce fut lui qui développa les concepts du changement phonétique « faible » et du changement phonétique spontané (cf. Malkiel 1962)⁴. Lorsque de tels changements se produisent, les lois phonétiques n'agissent justement pas sans exception comme l'avaient toujours affirmé les néogrammatiques. Quoi qu'on en pense, l'auteur omet de rendre hommage à la très importante activité de publication de Malkiel, à ses contributions fondamentales dans des domaines tels que l'étymologie et la formation des mots, ainsi qu'à sa fondation de la célèbre revue *Romance Philology*. Le chapitre se termine par une présentation de quelques influents opposants au mouvement néogrammatique, dont Graziadio Isaia Ascoli et Hugo Schuchardt. La réception critique de ce courant fait également l'objet du chapitre 11 (« Reaktionen auf die Junggrammatik » [190-224]). L'auteur y revient sur Ascoli [190-191] et plus tard sur Hugo Schuchardt (chap. 11.5), après avoir retracé un large éventail de champs de recherches en linguistique romane : les grands projets de cartographie linguistique (ALF, AIS, etc., chap. 11.1), le courant dit 'idéaliste' incarné par Karl Vossler et repris en Italie (chap. 11.2), ainsi que les recherches en sémantique lexicale et la production de dictionnaires, notamment historiques et étymologiques (chap. 11.3).

⁴ Yakov Malkiel, « Weak phonetic change, spontaneous sound shift, lexical contamination », *Lingua* 11 (1962), 263-275.

De manière quelque peu surprenante, ce chapitre se termine par un aperçu de la linguistique en France dans la deuxième moitié du XIX^e et la première moitié du 20^e siècle. Le lecteur lira certainement avec grand profit toutes ces excellentes mises au point. Dans l'ensemble, le chapitre semble toutefois quelque peu hétérogène et peu lié par le prétendu dénominateur commun formulé dans son titre. Il va de soi qu'il existait à l'époque considérée une science linguistique en dehors des Néogrammairiens, et on aurait pu souhaiter ici des chapitres spécifiques pour les différents domaines de recherche. En revanche, la cohésion thématique du chapitre 12 («Der Strukturalismus und seine verschiedenen Spielarten in der Romanistik» [225-251]) est clairement établie. Sans s'aventurer trop loin dans les débats actuels sur l'exégèse 'correcte' de Saussure, le chapitre parvient néanmoins à donner un aperçu critique de sa vie, de son œuvre et surtout de sa vaste réception dans la linguistique romane (et générale) du XX^e siècle. Les filiations qui mènent de Saussure à Lausberg et Coseriu sont particulièrement bien retracées. En revanche, les paragraphes concernant les autres grands structuralistes qui ont travaillé sur les langues romanes paraissent beaucoup plus succincts. Ainsi, Jean Dubois en France, Emilio Alarcos Llorach en Espagne ou encore Roman Jakobson auraient bien mérité un peu plus d'attention.

Le chapitre qui suit (chap. 13, «Die romanische Sprachwissenschaft in den politischen Stürmen des 20. Jahrhunderts» [252-263]) montre de manière impressionnante à quel point l'histoire de la discipline n'est pas seulement marquée par les courants théoriques et les évolutions institutionnelles au sein des universités, mais aussi, notamment pendant la catastrophe du national-socialisme, par la persécution et l'exil des chercheurs. Kremnitz nous rappelle que tout ceci ne concernait pas seulement les romanistes en Allemagne et en Autriche – la liste de la page 258 est suffisamment oppressante – mais aussi leurs collègues en Italie et en Espagne. L'auteur réussit ici une présentation dense, mais qui ne paraît pas pour autant réductrice.

En revanche, le chapitre 14 («Die Generative Grammatik: Versuch der Rückkehr zum Universalismus» [264-271]) laisse à désirer à nos yeux, dessinant une image floue et lacunaire de la grammaire générative et de son impact sur l'étude des langues romanes (cf. à ce sujet la mise au point récente dans Pescarini 2022)⁵. Kremnitz passe sous silence la confrontation productive qui a eu lieu dans la romanistique internationale avec cette théorie depuis les années 1960. Ceci est d'autant plus regrettable que l'étude des langues romanes s'est avérée cruciale pour le développement de la théorie à maints égards. Les travaux de Jean-Yves Pollock sur le mouvement du verbe (Pollock 1989)⁶, les idées pionnières de Luigi Rizzi sur la périphérie gauche phrasale (Rizzi 1997)⁷, la cartographie syntaxique proposée par Guglielmo Cinque à partir des observations fines sur les

⁵ Diego Pescarini, «The Reception of Generativism in Romance Linguistics», in: Michele Loporcaro / Francesco Gardani (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Romance Linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 2022, <<https://doi.org/10.1093/acrefore/9780199384655.013.442>>.

⁶ Jean-Yves Pollock, «Verb movement, universal grammar, and the structure of IP», *Linguistic Inquiry* 20 (1989), 365-424.

⁷ Luigi Rizzi, «The fine structure of the left periphery», in: Liliane Haegeman (éd.), *Elements of Grammar. A Handbook of Generative Syntax*, Dordrecht, Kluwer, 1997, 281-337.

positions des adverbes⁸, pour ne citer que trois jalons, tout cela aurait bien mérité d'être mentionné dans un chapitre consacré au rôle de la grammaire générative dans l'étude des langues romanes, et le rayonnement de ces recherches bien au-delà du champ de la romanistique. Rien n'est dit ni sur l'essor des recherches d'inspiration générative en syntaxe historique, ni sur les analyses souvent minutieuses de la micro-variation à l'intérieur des différentes aires de la Romania, ni sur la théorisation générative en phonologie et morphologie.

Au lieu de cela, la présentation se poursuit au chapitre 15 («Neue Erkenntnisinteressen im weiteren Verlauf des 20. Jahrhunderts» [272-303]), qui fournit une image à multiples facettes des différentes orientations de la linguistique récente. Il présente des domaines aussi variés que la grammaire fonctionnelle, les recherches sur l'oralité, la sociolinguistique, la pragmatique, la créolistique, ainsi que le contact linguistique et le plurilinguisme. Cette vue d'ensemble semble globalement très solide. Quelques petites imprécisions, comme le classement de Herbert Paul Grice parmi les représentants de la théorie des actes de langage, n'ont en revanche que peu d'importance.

Un bref chapitre sur la difficulté notoire de déterminer le nombre de langues romanes à l'heure actuelle renvoie inévitablement à la difficulté bien connue de la délimitation entre langue et dialecte et aux catégories de *Abstand* et *Ausbau* de Heinz Kloss (chap. 16, «Zur heutigen Einschätzung der Zahl der romanischen Sprachen» [304-312]). Néanmoins, le chapitre semble étrangement sélectif dans sa présentation des classifications proposées. On y trouve, certes, une discussion des inventaires de langues romanes dressés dans deux manuels, le LRL et le *Manuel de Linguistique Romane* (Klump/Kramer/Willems (éd.) 2014)⁹. Il y manque cependant presque toute référence à des tentatives systématiques de classification sur la base de critères phonologiques, morphologiques, syntaxiques ou encore lexicologiques¹⁰. Cela peut sembler d'autant plus regrettable qu'un

⁸ Guglielmo Cinque, *Adverbs and Functional Heads. A Cross-linguistic Perspective*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

⁹ Andre Klump / Johannes Kramer / Aline Willems (éd.), *Manuel des langues romanes* (Manuals of Romance Linguistics, 1), Berlin/Boston, de Gruyter, 2014.

¹⁰ Cf. par ex. George L. Trager, «On the classification of the Romance languages», *RR* 25 (1934), 129-136; Walter von Wartburg, «Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume», *ZrP* 56 (1936), 1-48; Mario A. Pei, «A new methodology for Romance classification», *Word* 5 (1949), 135-146; Robert A. Jr. Hall, «The reconstruction of Proto-Romance», *Language* 26 (1950), 6-27; Heles Contreras, «Una clasificación morfosintáctica de las lenguas románicas», *Romania Philology* 16 (1962), 261-268; Žarko Muljačić, «Die Klassifikation der romanischen Sprachen», *RJb* 18 (1967), 23-37; Maria Iliescu, «Ressemblance et dissemblance entre les langues romanes du point de vue de la morphosyntaxe verbale», *RLiR* 33 (1969), 113-132; Robert A. Jr. Hall, *External History of the Romance Languages*, New York / London / Amsterdam, Elsevier, 1974; Georg Bosson, *Die romanischen Sprachen. Eine vergleichende Einführung*, Hamburg, Buske, 2008. Cf. aussi pour différentes synthèses de l'état de la question: Olga Koutna, «On the History of Classifications in the Romance Language Group», in: Hans-Josef Niederehe / E. F. K. Koerner (éd.), *History and Historiography of Linguistics: Papers from the Fourth International Conference on the History of the Language Sciences (IChOLS IV)*, Trier, 24-28 August 1987, Amsterdam, John Benjamins, 1990, 287-300; Gustav Ineichen, «Methoden der Klassifikation», in: LRL, vol. 1/2, 2001, 682-686; Daniel Jacob,

intérêt particulier pour les classifications des langues romanes est explicitement suggéré par le sous-titre de l'ouvrage («unter besonderer Berücksichtigung der Entwicklung der Zahl der romanischen Sprachen» 'en tenant particulièrement compte de l'évolution du nombre de langues romanes').

Le dernier chapitre (chap. 17, «Bilanz und Ausblick» [313-318]) ose un bilan critique et envisage l'avenir de la discipline avec un optimisme prudent, qui fait toutefois penser, non sans souci, au *life cycle* de la linguistique romane évoqué dans Greenwich (2005)¹¹.

Dans l'ensemble, l'auteur a réussi à écrire une histoire globale de la linguistique romane. Sa lecture est très agréable et témoigne de manière impressionnante de sa profonde familiarité avec l'évolution de la discipline depuis ses ancêtres. L'historiographie de la linguistique des langues romanes se fait en grande partie à travers ses grands représentants. En revanche, nous apprenons beaucoup moins sur la formation des sociétés savantes, sur la création des séries de congrès et d'autres rencontres scientifiques, sur la fondation des revues spécialisées et d'autres organes de publication – bref, sur tout ce qui relève de l'institutionnalisation progressive du domaine.

En même temps, la lecture confirme un certain parti pris en faveur de l'espace germanophone et de la Romania européenne. Ainsi, on pourrait critiquer le peu d'attention accordée par exemple au développement de la romanistique en Scandinavie¹², en Grande-Bretagne et sur le continent américain (cf. Lipski 2005)¹³. Une présentation un peu moins focalisée sur la tradition allemande, en particulier, aurait peut-être permis de mettre en avant les apports de romanistes éminents comme Alf Lombard en Suède, Kristian Sandfeld au Danemark, Mildred Pope, Rebecca Posner et David Trotter en Grande-Bretagne ou encore Ernst Pulgram aux États-Unis. Finalement, il manque presque systématiquement des références aux traditions et publications anglophones, ce qui est regrettable au vu des importants manuels et ouvrages de référence anglo-saxons¹⁴. Mal-

«Prinzipien der Typologie und der sprachinternen Klassifikation der romanischen Sprachen», in: Gerhard Ernst et al., *Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania*, Berlin/New York, Mouton/de Gruyter, vol. 1, 2003, 137-155; Thomas Krefeld, «Le lingue romanze esistono – ma quante e quali? Alcuni criteri classificatori», *Bollettino Linguistico Campano* 5/6 (2004), 19-43; Georg Bossong, «Classifications», in: Adam Ledgeway / Martin Maiden (éd.), *The Oxford Guide to the Romance Languages*, Oxford, Oxford University Press, 2016, 63-72 et Marcello Barbato, «Non-quantitative approaches to dialect classification and relatedness», in: Michele Loporcaro / Francesco Gardani (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Romance Linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 2020, <<https://doi.org/10.1093/acrefore/9780199384655.013.438>>.

¹¹ John N. Greenwich, «*Éstas que fueron ponpa y alegría: the life cycle of Romance Linguistics*», *La Corónica* 34/1 (2005), 190-201.

¹² Cf. la Table Ronde sur la romanistique dans les pays nordiques au CILPR 2019 à Copenhague, cf. <<https://www.slir.org/cilpr/cilpr-2019-copenhague/table-ronde-sur-la-romanistique-dans-les-pays-nordiques/>>.

¹³ John M. Lipski, «Romance Linguistics in the Brave New World», *La Corónica* 34/1 (2005), 208-219.

¹⁴ Rappelons, à titre d'exemple: Rebecca Posner, *The Romance Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996; Ti Alkire / Carol Rosen, *Romance Languages: a historical introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010; Martin

gré ces petites réserves, on pourra vivement recommander l'ouvrage, notamment pour un public cible intéressé par la romanistique germanophone, et le classer de plein droit dans la série des présentations historiographiques 'classiques' dans la lignée de Gröber (1904) et Gauger/Oesterreicher/Windisch (1981).

Andreas DUFTER

© *Revue de Linguistique Romane* 86 (2022), 524-531; DOI 10.46277/rllr.2022.524-531

Sergio BAAUW / Frank DRIJKONINGEN / Luisa MERONI (ed.), *Romance Languages and Linguistic Theory 2018. Selected papers from 'Going Romance' 32, Utrecht, Amsterdam, Benjamins (Current Issues in Linguistic Theory, 357)*, 2021, vi + 320 p.

Il volume raccoglie una selezione dei contributi presentati al 32° degli ormai tradizionali incontri annuali olandesi di romanistica *Going Romance*, tenuto nel dicembre 2018 a Utrecht, dove era anche nata l'iniziativa nel 1986. La pubblicazione dei contributi scelti, dopo essere stata ospitata per un certo tempo dalla rivista *Probus*, a partire dal congresso del 2007 avviene presso l'editore Benjamins, in collane diverse ma sempre con il titolo *Romance Languages and Linguistic Theory*, di cui quindi questo è il 12° volume (ma dal congresso del 2020 la selezione passerà a essere pubblicata nella rivista online *Isogloss*). Il titolo dei volumi ne indica anche un'importante caratteristica: l'accento è posto sull'apporto che lo studio delle lingue romanze può dare alla linguistica teorica.

La selezione comprende 16 contributi, ordinati alfabeticamente per autore – un ordinamento tematico è fornito dall'introduzione dei curatori [1-10]. La maggioranza degli articoli affronta temi di sintassi o di semantica (o dell'interfaccia tra le due); sono rappresentate tutte le principali lingue romanze, e inoltre il sardo, il dialetto lombardo (mesolcinese) e due varietà del creolo capoverdiano (ma sono toccate marginalmente anche altre lingue e dialetti). I contributi affrontano concreti problemi di descrizione linguistica sincronica (solo in due o tre casi vengono toccati anche problemi di diacronia); quattro articoli sono dedicati a questioni legate al bilinguismo o all'apprendimento di una seconda lingua, uno all'elaborazione dei dati linguistici nella comprensione di frasi.

Data l'impostazione del volume, il bilanciamento tra analisi di dati romanzi e considerazioni teoriche viene risolto in maniera diversificata nei vari capitoli. In particolare nel notevole contributo di Luis López sul modellamento della competenza dei bilingui («Contact phenomena. The I-language of a bilingual» [131-149]) i dati romanzi servono solo a un'esemplificazione che avrebbe potuto essere presa da qualsiasi altra lingua. Così la formalizzazione di alcuni aspetti della concordanza dei tempi di Hamida Demirdache («The varieties of temporal anaphora and temporal coincidence» [71-95]) si basa su dati

Maiden / John Charles Smith / Adam Ledgeway (éd.), *The Cambridge History of the Romance Languages*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 2011/2013; Adam Ledgeway / Martin Maiden (éd.), *The Oxford Guide to the Romance Languages*, Oxford, Oxford University Press, 2016.